

campaigns, but he presents the many challenges which faced women in wartime. Following in the spirit of Desmond Morton's *Fight or Pay* (2004), Pitsula alludes to the fear, anxiety, and dread that many women experienced on a daily basis as they worried over home finances, food shortages, and the names appearing in the daily casualty lists.

*For All We Have and Are* makes a useful and fascinating addition to the broader historiography of Canada and the Great War. Pitsula's work not only contributes to our understanding of the diversity of wartime experiences – for there was no one national experience for Canadians – but also to our understanding of war's impact on society and its role as a catalyst for cultivating social change.

MADELEINE KLOSKE  
PH.D. CANDIDATE  
UNIVERSITY OF OTTAWA

Peter C. Bischoff, *Les débardeurs au port de Québec: Tableau des luttes syndicales, 1831-1902*, Montréal: Édition Hurtubise, 2009. Pp. 456. \$32.95.

Traiter de la solidarité des ouvriers et son articulation avec le politique. Voilà ce à quoi nous convie Peter Bischoff dans son dernier ouvrage. Le professeur de l'Université d'Ottawa spécialiste en histoire des travailleurs cherche à comprendre comment les débardeurs du port de Québec ont réussi à créer un des syndicats les plus puissants au Canada: la Société bienveillante des journaliers de navires de Québec. Ce livre nous plonge au coeur de la vie de cette organisation et de ses membres.

D'emblée, il reconnaît les limites concernant les sources disponibles. Bien que cette Société n'ait pas conservé de documents, il a été possible de regrouper l'information la concernant à partir de sources diverses provenant, entre autres, des journaux, des documents de la Chambre de commerce de Québec et surtout des différentes mesures législatives québécoise. Ce travail, fruit d'une recherche minutieuse, rend justice au climat politique et syndical de l'époque.

La société québécoise du XIXe siècle étant marquée par le développement rapide du commerce du bois, le Port de Québec en devint le centre nerveux. Le tonnage des navires y accostant, et l'importante main d'oeuvre y gravitant en font un centre d'activité économique majeur. Alors que les premiers navires arrivent à Québec vers le mois de mai, ce sont des milliers d'hommes qui se battent littéralement pour gagner leur vie. Le travail

est dur, dangereux et la rémunération maigre. Alors que les conducteurs de navires obtinrent une reconnaissance officielle à partir de 1805, les débardeurs et arrimeurs cherchèrent par différents moyens à obtenir pareil gain. Les débardeurs doivent subir la concurrence des marins qui, par acte de loi, doivent aider au déchargement des navires. Toutefois, cette pratique prendra fin à l'aube de la décennie 1850, ce qui constitue une forme de reconnaissance officieuse pour les membres de ce corps de métier. Un fort sentiment de solidarité se développe entre les travailleurs malgré le fait que la reconnaissance officielle tarde à venir comme en font foi les pétitions en 1845, 1848 et 1852.

Profitant de la largesse des exportateurs de bois de Québec, qui n'ont pas saisi l'importance d'étendre leur influence dans la supervision de la charge des navires, les débardeurs obtiennent une charte d'incorporation leur permettant de mettre sur pied une société de secours mutuelle. Forte de sa nouvelle légitimité, elle tire avantage des zones grises de cet acte afin de devenir un véritable syndicat. Dès 1867, elle se développe rapidement forte des luttes victorieuses et de sa reconnaissance au sein des ouvriers et du grand public. Tentant de redéfinir l'organisation du travail dans les anses de Québec, elle est à l'avant-garde du mouvement ouvrier en réunissant en son sein les travailleurs irlandais et canadien-français et en dotant ces derniers d'une direction centrale nécessaire à l'action unifiée.

Cela ne se fait pas sans heurts puisque la Chambre de commerce de Québec et les députés provinciaux disputeront le droit à la société d'agir comme une association syndicale. Cherchant à freiner son influence auprès des travailleurs, les pouvoirs publics auront maille à partir avec le syndicat créant souvent des tensions et de la violence. À une époque où le militantisme de la classe ouvrière est en plein développement, la réponse des pouvoirs publics a l'allure d'une guerre de tranchées qui perdurera jusque dans les années 1890.

Rassemblant près de 6000 membres, la Société obtient malgré tout la journée de huit heures, des salaires élevés et la protection des emplois. Ce sont là des gains majeurs compte tenu de la quasi-absence de la législation du travail. À une époque où les marchands entendaient mener seuls leurs affaires et que le pouvoir politique tentait de protéger leurs intérêts, ces gains sont plus que significatifs. Bien que la charte d'incorporation fut abrogée en 1895, les ouvriers ne démordront pas et ont poursuivi la lutte sur tous les fronts, y compris dans l'arène juridique.

L'articulation entre le monde politique et ouvrier constitue la force de l'ouvrage de Bischoff, qui permet au lecteur de voir comment la sphère politique a réagi face aux doléances des ouvriers. Le dernier quart du XIXe

siècle est crucial dans la formation de la classe ouvrière québécoise, particulièrement au niveau de la construction de sa conscience de classe. Ce livre est une contribution adéquate à l'étude de cette période d'agitation tous azimuts du mouvement ouvrier québécois, particulièrement en ce qui concerne la région de Québec, puisque l'historiographie du mouvement ouvrier au Québec s'est auparavant principalement concentrée sur les industries montréalaises. De plus, l'étude des espaces géographiques comme lieu de sociabilité et de mobilisation des travailleurs apporte de la profondeur aux propos de l'auteur puisque, dans le cas étudié, les membres sont répartis sur de grandes distances aux alentours du port de Québec ne facilitant pas le respect des directives syndicales. L'auteur porte ainsi son attention aux lieux de résidence des travailleurs qui constituent des endroits propices à la mobilisation pour les pétitions ou les manifestations. Cet aspect est particulièrement bien rendu.

Une critique peut être adressée à propos de la trame narrative du texte. Il est parfois difficile de saisir le lectorat visé. L'ouvrage est par endroit difficile d'accès pour un lecteur n'ayant pas une certaine connaissance de la période traitée bien que la lecture plonge ce dernier dans les événements phares de la vie de ce syndicat. Une contextualisation plus large aurait permis d'éviter ce piège.

Dans sa conclusion, l'auteur plaide pour que l'histoire du travail et l'histoire économique s'arriment davantage à l'histoire politique et à l'étude des espaces géographiques. Ce sont là effectivement des directions que doit entreprendre cette spécialisation afin de raconter l'expérience des hommes et des femmes qui ont été les moteurs de l'économie québécoise.

MARC-ANDRÉ GAGNON  
M.A. STUDENT  
UNIVERSITÉ D'OTTAWA

Gabriel Audisio, *Preachers by Night: The Waldensian Barbes*, trans. Claire Davison, Leiden: Koninklijke Brill, 2007.

Gabriel Audisio's 'Preachers by Night' examines the evolution of the Waldensian heresy, specifically focusing on the role of the barbes, the so-called 'preachers by night,' in the sect's survival past the religious purges of the Middle Ages. In undertaking an examination of the importance of the barbes, Audisio presents the hypothesis that they were the mechanism of the Waldensians' survival; indeed, that their presence allowed the scattered believers, doomed to a clandestine existence, to persist and even flourish.